

Tenir parole

Éric Gagnon

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, É. (2008). Tenir parole. *Contre-jour*, (15), 129–134.

Tenir parole

Éric Gagnon

À Cécile et à Philippe

*Il y a que les doigts s'étaient crispés,
Ils tenaient lieu de mémoire
Il a fallu desceller les tristes forces gardiennes
Pour jeter l'arbre et la mer*

Yves Bonnefoy, *Hier régnant désert*

Le morceau du crâne d'une femme morte au camp de Dachau en 1944 apparaît dans la tête de sa petite-fille quarante-cinq ans plus tard. Dans un zoo au milieu de la forêt, les animaux dévorent les hommes, et des enfants leurs parents. Sur son dos, une femme porte un tatouage dont elle ignore l'origine : « Je ne t'abandonnerai jamais ». Une jeune fille, prénommée Loup, cherche à élucider l'énigme qui cadenasse son existence, remonte le fil des générations sur plus d'un siècle, recompose l'histoire de sa famille, le destin d'une lignée de femmes. Guidée par un paléontologue, liée également à ce crâne brisé, elle cherche à comprendre cette blessure qui se transmet de mère en fille, une tragédie tissée de promesses tenues et non tenues. Loup cherche à savoir ce que Ludivine, son arrière-grand-mère, a voulu lui dire au moment de mourir en faisant apparaître un morceau de crâne dans celui d'Aimée, sa mère. *Forêts de*

Wajdi Mouawad est une pièce sur la mémoire et la filiation. L'une des plus fortes que l'on ait composées et montées ces dernières années. Pleine d'éclats et de silences.

« Ma mémoire est comme un forêt dont on a abattu les arbres », se désole Edmond le girafon, devenu fou par la guerre et pour n'avoir pas tenu la promesse tatouée au dos de sa nièce. Cette mémoire, il faudra pourtant la faire revivre. Loup doit savoir ce qui s'est passé, pour rompre le malheur. La mémoire prend d'abord la forme d'une enquête ou d'une recherche. Elle est longue reconstitution des événements, grâce à quelques fragments de souvenirs sauvés des naufrages, mais aussi quelques messages laissés derrière eux par les morts. Elle est un récit complexe et nouveau, avec de nombreux personnages et une généalogie tordue, où les histoires singulières et tragiques sont emportées par la grande Histoire, les guerres, l'Holocauste et le massacre de Polytechnique. La mémoire est animée du désir de connaître pour comprendre, et de comprendre pour échapper au destin, de la volonté de surmonter la cassure qui se transmet d'une génération à l'autre plus sûrement qu'un trait héréditaire, emprisonne les vivants et les empêche d'aimer. La mémoire que ce théâtre met en scène est avant tout un récit qui cherche à comprendre ce qui relie les hommes et les femmes, les enfants à leurs parents, et ce qui brise ou menace ce lien : abandon et oubli, meurtre et folie, inceste et reniement. La mémoire ici est celle des cassures qui ne peuvent être réparées, mais dont le récit permet de renouer le fil et de sauver malgré tout quelque chose. Elle ne se limite pas à l'établissement des faits ou au rappel des malheurs pour se libérer de leur emprise. Elle ne comble pas entièrement les silences ou les oublis, ni ne fait entièrement repousser la forêt, mais elle place devant une exigence. Elle est davantage une possibilité, celle d'aimer ; la possibilité d'un à-venir. « Ludivine Brouillard comme si quelqu'un allumait la lumière ». C'est toute la force et l'intelligence de cette pièce que de multiplier les situations et les générations, les départs et les fidélités, les éclats et les mutismes, afin de mieux cerner une seule et unique chose : que tout ne tient qu'à quelques mots, une promesse, « je ne t'abandonnerai pas ». Une parole toute simple, mais qui enserme les cœurs et les âmes, et dont on nous fait ici saisir et sentir toute la fragilité.

Car le fil qui relie toutes ces mères à leurs filles, ces hommes à ces femmes, est une succession de promesses tenues et non tenues. La filiation est une promesse. Elle n'est ni le patrimoine avec lequel la noblesse la confond, ni cette affaire de gènes à laquelle la réduit le biologisme contemporain. Elle est cet engagement de celui qui promet, et cela, les sociétés l'ont toujours su, même si parfois elles l'oublient. La seule chose qui lie véritablement les hommes entre eux, et qui fait leur humanité : la fidélité à la parole donnée. La seule sans doute qui fait d'un homme un père, et d'une femme une mère. « Loup, si j'avais eu une fille, j'aurais voulu qu'elle soit comme vous. Si jamais vous avez besoin de moi, je serai toujours là. » Cette promesse inscrit les hommes et les femmes dans la durée et confère à leurs existences une certaine permanence (Paul Ricœur). Elle seule préserve la confiance qu'ils peuvent avoir dans la parole et l'institution du langage : il fera ce qu'il a dit, les mots ont un sens et une valeur, ils ne sont pas vains ni gratuits. Elle confère une identité, à celui qui promet — il demeure fidèle à lui-même —, ainsi qu'à celui qui reçoit la promesse — il se voit accorder une importance et une place dans la vie des autres. Ramenée à sa plus simple expression, dépouillée de tout l'arsenal symbolique que les sociétés lui inventent pour en assurer la pérennité (morale, droit, rites...), la filiation est une promesse, et c'est dire ainsi la précarité de nos liens et de nos vies.

Ce que ces femmes parviennent difficilement à faire entendre et à transmettre est leur parole, et ainsi la possibilité pour ceux qui suivent de pouvoir parler à leur tour, de pouvoir aimer, de pouvoir tenir parole. Et de risquer à son tour une promesse. La mémoire n'est pas la répétition du même, qui « cadenasse » les vies et « dévore » les vivants, mais une certaine expérience de la parole. La mémoire n'est pas la collection *des* souvenirs ou même *le* souvenir. Il ne s'agit pas de faire la lumière sur tout, de « briser le silence » comme on se fait aujourd'hui souvent le devoir ; il n'y a pas ici de Vérité à proclamer ni de Justice à instaurer. Il s'agit de savoir comment il est encore possible d'aimer et de parler. La mémoire est une enquête et un récit disions-nous, mais elle est surtout ce que ce récit *permet*.

Loup : *Puis ? Quand les morceaux seront en place ? Qu'est-ce que je vais faire ?*

Douglas : *Vous tomberez amoureuse.*

Dans *Littoral* (première pièce d'une tétralogie dont *Forêts* est le troisième acte), la mémoire prend la forme du recueil des bottins téléphoniques dans lesquels sont inscrits les noms des personnes mortes et disparues. Ce recueil témoigne de l'existence de ceux qui sont tombés dans l'oubli et redonne aux enfants leur père et leur mère. Mais ces bottins sont cependant lourds à porter et il faut les déposer quelque part ; il faut ensevelir les morts pour continuer à vivre. Comme les promesses, la mémoire est aussi une forêt dont on demeure parfois captif. « Faire mémoire ne consiste pas à conserver un souvenir comme un objet, mais à reprendre sans cesse le risque de la parole » (Anne Fortin). Il s'agit de la possibilité pour l'individu d'assumer son existence, d'en être le sujet, de trouver une continuité dans sa propre vie, d'avoir à son tour une histoire à raconter. La possibilité de trouver la parole et de pouvoir enfin assumer son propre nom : « Je suis Edmond... c'est moi ! »

Mais la promesse n'est pas une vertu, et tenir les siennes ne tient pas toujours du mérite. Bien des promesses dans cette histoire n'ont pas été tenues. Non toujours par lâcheté ou quelque faute, mais parce qu'on en a été empêché, parce que les événements ou l'Histoire ont fait obstacle, parce qu'on se sentait tenu par d'autres engagements ou fidélités, parce qu'on ne contrôle pas le hasard ou les circonstances. C'est la précarité des promesses que raconte *Forêts*, autant et davantage que leur nécessité. Et c'est cette précarité, il me semble, que Mouawad a de plus important à dire. Si la vie tient aux promesses, elle est alors tragique, car elles ne peuvent toujours être tenues, et les réparations sont longues, incertaines et n'effacent pas toutes les blessures. Les promesses renferment une violence. Elles nous sont indispensables, mais elles sont parfois trop grandes pour nous ; elle sont une nécessité et parfois un malheur. Les promesses peuvent être des pièges, comme celles d'Odette à Alexandre, d'Edmond à Hélène, et même de Sarah à Ludivine et de Ludivine à Luce. Elles portent la mort en même temps que la vie. Des promesses sont mensonges et enfermement, d'autres permettent de sortir de la forêt. Les jumeaux qui peuplent ce théâtre, ces enfants qui se découvrent deux mères ou deux pères, tous ces dédoublements, parfois sources de confusion et de malheur, indiquent aussi qu'il y a plus d'un destin possible. Il n'y a pas de

règle à suivre, pas de réponse assurée. On promet toujours dans le risque, sans savoir si on pourra tenir parole.

Il n'y a de parole possible que devant l'absence, la possibilité de l'échec, la perte qu'il s'agit *toujours* de surmonter. Pas de parole sans un manque à dire et une difficulté à le dire. La parole est fragile, sans doute notre plus grande fragilité. Elle n'a pour preuve qu'elle-même, et elle n'est jamais loin du silence. À peine quelques mots. Une voix qui ne fait pas beaucoup de bruit : « Je sais que je suis Loup. Je ne t'abandonnerai jamais. »

*

L'un des plus anciens récits dont nous avons hérité est l'histoire d'un homme captif sur une île, guetté par l'oubli, et qui n'a plus de nom. L'*Odyssée* est le poème de la mémoire. Le récit de celui qui se fait appeler *Personne*, mais qui s'est souvenu de qui il est, et après bien des souffrances et des retards rentre chez lui, retrouve son fils, sa femme et son père, reprend son nom. La mémoire est une histoire, Homère le savait déjà, qui multiplie dans son poème les récits et les narrations de souvenirs. C'est aussi porter et assumer son nom : accueilli par les Phéaciens, Ulysse consent à se nommer, mais seulement après avoir entendu l'aède chanter ses exploits sous les murs de Troie, et juste avant de commencer à narrer lui-même son voyage de retour. La mémoire est apprentissage de la parole.



Catherine Chaumont, *Étude au pommier perché*